

Ces machines qui chantent...

Jean Bélisle and Nicole Cloutier

Number 91, Winter 2001–2002

Échos de la musique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16088ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélisle, J. & Cloutier, N. (2001). Ces machines qui chantent.... *Continuité*, (91), 26–29.

Ces MACHINES qui CHANTENT...

par Jean Bélisle et Nicole Cloutier

Les Québécois ont toujours aimé la fête et la musique. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'oncle joueur de violon, la tante spécialiste de la gigue et le père joueur de cueillers animaient les veillées en famille. Au cours de ces soirées, on chantait beaucoup, on dansait jusqu'à épuisement et on buvait le petit caribou du grand-père. Une révolution allait bientôt s'amorcer avec l'arrivée du phonographe à cylindre de l'Américain Thomas Edison (1847-1931) dans les foyers québécois.

LE PHONOGRAPHE

Le 17 mai 1878, le phonographe d'Edison fait son entrée sur la scène canadienne. Ce jour-là, deux employés d'Edison se présentent à Rideau Hall, à Ottawa, avec leur petite merveille. L'épouse de Lord Dufferin, gouverneur général du Canada, assiste à la présentation du phonographe. Elle décrit dans son journal cette expérience: «Ce matin, nous avons assisté à une démonstration du phonographe. Deux hommes nous ont présenté leur merveilleuse invention. C'est une assez petite chose, un cylindre que l'on tourne avec une manivelle et que l'on place sur une simple table. Nous avons été stupéfaits quand nous avons entendu ce bout de fer parler; c'était difficile de croire que ce n'était pas truqué.»

Pour s'assurer qu'il n'a pas été berné, Lord Dufferin fait alors chanter un ami et écoute à plusieurs reprises l'enregistrement sur cylindre. Convaincu par la démonstration, il se décide à enregistrer un discours. Mais Lord Dufferin, habitué à livrer ses discours d'une voix forte, brise le cylindre. Rapidement la feuille de métal est remplacée et le gouverneur reprend son discours, cette fois-ci, sans crier. L'enregistrement est un succès. Le soir même, l'enregistrement de Lord Dufferin est diffusé en public dans le cadre d'une exposition qui se tenait à Ottawa.



« Ce merveilleux instrument de musique porte, pour ainsi dire, dans votre foyer, la voix des plus grands chanteurs du monde, et la rend d'une façon si vivante que vous vous sentez pratiquement en face de l'artiste en personne. »

Publicité de Berliner Gramophone dans La Patrie, le 23 novembre 1912.

Douglas Fairbanks et Mary Pickford
au studio de CKAC lors de la cérémonie
d'ouverture de la station, le 2 octobre 1922.

Photo: Archives nationales du Canada,
PA-139111.

Après le dépôt de sa demande de brevet américain, le 19 février 1878, Thomas Edison a apporté plusieurs améliorations à son phonographe. Au début, il s'agissait d'un jouet plus qu'autre chose. La machine permettait certes d'enregistrer les premiers balbutiements du petit dernier, mais le public devient bientôt plus exigeant. On veut pouvoir entendre chez soi les chansons des grandes vedettes de l'époque. En 1891, la compagnie d'Edison commence donc à commercialiser une série d'enregistrements sur cylindres.

Le phonographe fait son entrée dans les foyers bien nantis. On le met en évidence dans le salon. Et le soir, réunis autour de la « machine parlante », on écoute la grande cantatrice Albani (Emma Lajeunesse) interpréter Haendel au Cristal Palace de Londres en 1888.

Avec le temps, le phonographe devient accessible aux bourses plus modestes. Les habitudes musicales des Québécois changent radicalement. Le phénomène se compare à l'introduction de l'ordinateur dans notre vie quotidienne.

LE GRAMOPHONE

Pendant ce temps, Emile Berliner (1851-1929), un jeune Allemand vivant aux États-Unis, fait des recherches sur un nouveau type de machine, le gramophone et le disque plat. Le disque de Berliner, qui tourne à 78 tours à la minute, est beaucoup plus facile à conserver que le cylindre d'Edison. Le succès de l'invention de Berliner est immédiat. La compétition s'engage entre les deux inventeurs. Emile Berliner fonde à la fin du XIX^e siècle plusieurs compagnies, dont la Deutsche Grammophon en Allemagne, la Gramophone Company en Angleterre (aujourd'hui intégrée à la multinationale EMI) ainsi que la United States Gramophone Company aux États-Unis.

En 1900, Emile Berliner traverse la frontière et s'installe à Montréal. En 1918, il explique à un journaliste la raison de ce choix : le siège social de la compagnie de téléphone Bell se trouvait à Montréal au début du siècle, et Bell était justement un de ses amis. Dès 1878, Berliner avait d'ailleurs développé le microphone des téléphones de Bell. La E. Berliner Gramophone emménage dans l'usine d'Alexander Graham Bell au 367-368, rue de l'Aqueduc (aujourd'hui Lucien-L'Allier) à Montréal. Le magasin de vente au détail et les bureaux sont situés au 2315, rue Sainte-Catherine, entre les rues McGill



Collège et Mansfield. La compagnie prend rapidement de l'expansion. En 1902, le bureau des ventes en gros s'installe au 2319 et l'entrepôt au 3239 de la rue Sainte-Catherine.

Berliner n'est pas insensible au fait que de nombreux clients sont francophones. Aussi, le 22 décembre 1900, la Berliner Gramophone Company fait paraître une annonce publicitaire dans *La Patrie* mentionnant la disponibilité de disques en français. Joseph Saucier (1869-1941) aurait eu le privilège d'enregistrer le premier disque montréalais en français en chantant « La Marseillaise ».

En 1904, la compagnie installe un premier studio d'enregistrement au 138A, rue Peel. Trop à l'étroit chez Bell, la manufacture déménage au 201, ruelle des Fortifications. Le magasin et les bureaux demeurent au 2315, rue Sainte-Catherine. Pendant la période 1904-1906, la E. Berliner Gramophone Company produit différents types de gramophones à son usine de Montréal : le gramophone de modèle A (celui qu'écoute religieusement le petit fox-terrier Nipper), le modèle B surnommé « Ideal », le modèle C surnommé « Grand » et le modèle E surnommé le « Bijou ». L'engouement pour les disques et les gramophones est tel que, en 1908, la Berliner Gramophone se construit une nouvelle usine sur la rue Lenoir dans le quartier Saint-Henri.

La compagnie produit des disques de sept pouces (18 cm), de dix pouces (25,5 cm) et de douze pouces (30 cm). Les premiers

L'usine de la Berliner Gramophone à Montréal en 1910.

Photo : anonyme, Musée McCord, MP-1982.69.1



Nanook écoutant un disque de Harry Lauder sur un gramophone à Port Harrison au Québec vers 1920.

Photo : Samuel Herbert Coward, Musée McCord, MP-1976.24.96



Boîtes à aiguilles de la Berliner Gramophone Company, illustrées de Nipper le petit fox-terrier qui écoute religieusement le gramophone de modèle A.

Photo : Musée des ondes Emile Berliner



Produit par la Columbia Phonograph vers 1898, ce graphophone est actuellement prêté au Musée des ondes Emile Berliner.

Photo : Musée des ondes Emile Berliner

disques gravés d'un seul côté présentaient sur le verso l'image de Nipper, la marque de commerce de Berliner Gramophone depuis 1900. Vers 1908, on commence à les graver des deux côtés. Au cours de ses deux premières années d'existence à Montréal, la Berliner Gramophone aurait produit 2000 disques. En 1912, sa production annuelle atteint les deux millions de disques.

Le marché du son est accaparé rapidement par les trois grands de l'industrie: Berliner Gramophone, Edison et Columbia. Le 19 décembre 1901, la compagnie Phonograph & Music, qui a pignon sur rue au 2446, Sainte-Catherine, offre un phonographe Edison à partir de 5\$. D'autres compagnies, comme la Zon-O-Phone, produisent des copies de l'appareil de Berliner. Le Zon-O-Phone était vendu à Montréal dès 1900 par la Compagnie des machines parlantes Universal (Universal Talking Machine) au 2410, rue Sainte-Catherine, à deux pas du magasin de Berliner. Dès 1900, cette compagnie annonce dans *La Presse* des appareils dont le prix se situe entre 15\$ et 25\$. Berliner Gramophone annonce de son côté dans *La Patrie* du 21 décembre 1901 son modèle A à 15\$. En 1900, la compagnie Berliner Gramophone enregistre des ventes de 100 000\$. Moins de vingt ans plus tard, en 1919, les ventes atteignent 20 000 000\$.

Très tôt, les grands magasins comme Eaton et Simpsons vendent par correspondance des appareils et des disques. Il n'est plus nécessaire d'habiter une grande ville pour pouvoir bénéficier des petites merveilles de messieurs Berliner et Edison. Chez Berliner, on pousse la stratégie marketing jusqu'à publier les lettres de satisfaction de prêtres et de curés. On enregistre le chœur de la chapelle Sixtine avec la permission du pape et Berliner en fait grand cas dans une publicité qui s'adresse spécialement aux catholiques.

La guerre de la qualité du son s'engage. La publicité de Berliner Gramophone parle de « l'opéra chez soi » (*Le passe-temps*, 1912). Dans sa publicité du cylindre Amberol bleu, Edison affirme « sa tonalité parfaite et l'exactitude de sa reproduction » (*La Presse*, 1912). La maison J. A. Hurteau, située au 316, rue Sainte-Catherine, n'est pas non plus en manque de qualificatifs élogieux: « Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une

force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. » (*La Patrie*, 1909)

LA RADIO

Une autre invention viendra révolutionner l'écoute de la musique à la maison : la radio. Bien des amateurs construisent eux-mêmes leur récepteur radio à galène. On utilise à l'époque plutôt le terme télégraphie sans fil ou TSF.

La première programmation régulière commence à Montréal à partir de décembre 1919 avec la station expérimentale de la compagnie Marconi, XWA. Cette station deviendra CFCF en novembre 1920. Au début, on diffuse surtout la météo et de la musique. Voyant dès 1920 l'importance de la radio, Herbert Berliner, fils d'Emile, diffuse des disques Berliner Gramophone à partir des studios de Marconi tous les jeudis soir entre 8 h et 9 h. Très tôt, CFCF diffuse des concerts d'orchestres de l'hôtel Windsor.

CKAC, propriété du journal *La Presse*, commence sa programmation régulière le 27 septembre 1922. Il s'agit du premier poste de radio en langue française en Amérique. Pour la cérémonie d'ouverture officielle, le 2 octobre, CKAC invite la vedette du cinéma Mary Pickford et son époux, Douglas Fairbanks. Une photographie prise à cette occasion montre bien les proportions gigantesques des microphones de CKAC qui ressemblent à deux immenses lampes à abat-jour. Le 15 avril 1923, c'est au tour de Rudolph Valentino de rendre visite au studio de CKAC. Après huit mois, on a diffusé 164 concerts; 1886 artistes, chanteurs, comédiens et instrumentistes sont passés devant les microphones de CKAC. La musique est au centre de la programmation. Au début de 1923, Raoul Vennat organise l'émission hebdomadaire « Chantons en français » qui se consacre à la musique vocale et instrumentale française de l'époque. De novembre 1924 à mai 1925, CKAC lance un concours de fanfares. Les concerts diffusés deux fois par mois, le dimanche après-midi, connaissent un grand succès.

À la fin de 1922, le Canada avait attribué plus d'une soixantaine de licences de radiodiffusion. En 1922, on comptait déjà trois millions de récepteurs radio au Canada et aux États-Unis.

On offre en vente le modèle C de Marconi à piles avec écouteurs. Un peu plus tard, on retrouve des appareils à piles

munis d'un haut-parleur, ce qui permet à plusieurs personnes d'écouter l'émission de radio. Très tôt, on commence à produire des appareils combinant une radio et un phonographe. À la fin des années 20, le gramophone et l'appareil radio sont devenus des meubles indispensables dans presque toutes les maisons. Le meuble qui les combine occupe l'espace central de tous les salons québécois. En 1952, un nouvel appareil va les détrôner : la télévision. Mais c'est une autre histoire!

Jean Bélisle et Nicole Cloutier sont historiens de l'art ainsi que membres fondateurs et bénévoles du Musée des ondes Emile Berliner.

À la fin des années 1920, le combiné radio et gramophone devient un meuble fort prisé des salons québécois. Ici, le modèle Victor Talking Machine, modèle RE45-RD 1929.

Photo : Musée des ondes Emile Berliner



Les disques de la Berliner Gramophone Company, qui tournent à 78 tours à la minute, sont beaucoup plus faciles à conserver que le cylindre d'Edison.

Photo : Musée des ondes Emile Berliner



Bienvenue à la nouvelle capitale

Sur les rives du Saint-Laurent, au cœur de leur couronne verte, Québec et Lévis allent leurs destins pour construire une grande capitale nationale, ici pour demain.

COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE

Québec 

Flère partenaire de la nouvelle capitale